

Scénario pour un court métrage (début).

LES EMPREINTES D'ADOLPH

I

Les enfants portaient tous des culottes grises et des pulls bleus. C'était l'heure de la récréation des 6^{ème} et des 5^{ème}. La cour était fortement gardée par des hommes en soutanes. C'était un collège des plus sérieux, où le latin, le grec et l'instruction étaient largement enseignés. Un collègue remarquable par le taux élevé de collaborateurs qu'il donnera à la patrie quand la guerre viendra. Elle n'était pas là encore. Il fallait attendre.

- Il faut attendre l'heure, vociféra le prêtre chargé de la philosophie, l'heure solennelle où la mauvaise herbe apparaîtra au milieu de la bonne ; où chacun n'aura plus comme devoir que de l'arracher. Le temps viendra où l'un d'entre vous (dit-il en désignant le petit Armand de Boisgontier, à l'œil torve caché derrière ses lunettes), par un sacrifice dû sa valeur humaine faite exclusivement des principes ici enseignés... Où l'un d'entre vous dis-je, par un destin singulier haussera le devenir de la France tandis que l'autre (dit-il en désignant au fond de la classe le petit Adolph Levitch au regard profond et fiévreux), ne sachant pas même ce que le mot patrie a de sublime, tandis que l'autre dis-je, par d'ignobles trahisons, essaiera de traîner la grande beauté de la nation au fond de puants marécages.

Ainsi Adolph Levitch, fils d'un joaillier de la place Vendôme, essayait tant bien que mal de comprendre comment on lui enseignait le mal et le bien.

L'heure sonna de la récréation et Adolph tira de son bureau un lance-pierres.

Dans la cour il jouait peu. C'est-à-dire qu'en fait personne n'en voulait comme compagnon. Seul Giovanni Giovannini, fils d'un membre de l'ambassade de l'Italie fasciste, lui parlait.

Ce jour là pourtant, ce fût seul qu'il trompa la surveillance du prêtre de garde pour gagner les toilettes du troisième étage. Les toilettes du troisième étage, abri privilégié, d'où l'on voyait la totalité de la cour. Adolph arma son lance-pierres d'un petit morceau de granit rose bien effilé, visa, tira.

En bas, un cri jaillit. Armand de Boisgontier, debout, hurlait à la mort, son œil torve gauche bien joliment crevé, au point que le granit s'était fiché à sa place. Il portait encore ses lunettes et du sang coulait lentement le long de sa joue. Enfin, n'y tenant plus, Armand s'effondra à terre et ne bougea plus.

Adolph descendit calmement les étages, plaça le lance-pierres dans le bureau de Giovanni et s'en vint aux nouvelles.

- Dieu merci, déclara le prêtre à genoux, il vit encore.

Et Armand de Boisgontier vécut assez pour arborer fièrement un bandeau noir sur son œil aux défilés de la milice.

Quand Giovanni Giovannini eût reçu une paire de gifles de chacun des prêtres, qu'il eût reçu sur chaque main vingt coups de règle et qu'il eût été chassé ignominieusement du collège, Adolph Levitch se dénonça comme le seul coupable.

Le prêtre philosophe, fou furieux, sauta de son bureau sur d'autres bureaux et, tel une grande chauve-souris, atteignit au fond de la classe les cheveux d'Adolph qu'il tira violemment. Alors Adolph, sans plus attendre, planta ses dents dans le coup du prêtre. Seul le prêtre de gymnastique parvint à les séparer. Le philosophe tout en perdant son sang, maudissait pêle-mêle les gosses, les juifs, son métier de merde, le nom de Dieu, les francs-maçons, les juifs encore...

Après l'avoir passé à tabac, on, ramena promptement Adolph Levitch chez lui.

- Allons, qu'as-tu fait encore ? demanda Emile Levitch, son père.

- J'ai saigné un porc, dit l'enfant avant de s'enfermer dans sa chambre.

- Ne le gronde pas Emile, déclara sa femme Blanche. Ca lui passera.

II

Ce jour-là, au cercle de jeux de l'avenue de Wagram, il y avait affluence. On y fêtait la sortie du film de Gena Robin, grande joueuse elle-même, qui n'avait rien trouvé de mieux que d'inviter ses amants, son père et sa mère, à une grande partie de poker dont elle était implicitement l'enjeu. Tous les regards étaient fixés sur cette table et la sueur coulait sur tous les fronts.

A l'autre bout de la salle, un homme jeune au regard étrangement sombre et fiévreux jouait à la roulette. Ils n'étaient que quatre ou cinq joueurs et seul Adolph Levitch gagnait. Il avait une impressionnante pile de jetons devant lui.

- 20 sur le 25, 25 sur le 26, 12 sur le 16, 10 sur le 8 et 30 sur le 20, annonça-t-il au croupier, qui disposa les jetons sans se tromper.

Le 20 sortit une nouvelle fois. Adolph gagna. Alors, tandis qu'il ramassait ses jetons, quelqu'un lui tapa sur l'épaule.

- Tu ne me reconnais pas ? lui dit l'homme.

- Si... Gérard Albert. Tu t'intéresses aux jeux maintenant ?

- Je m'intéresse à tout ce qui touche l'argent et à tous ceux qui touchent de l'argent.

- Police !

- Trésor public... Allons boire un verre !

Adolph ramassa ses jetons et suivit Albert.

- Gagner au jeu n'a rien de répréhensible, s'inquiéta Adolph. Ca ne se déclare pas.

- Non. Je suis surtout là par goût. J'adore voir les gens perdre leurs chemises. Et puis, je suis secrètement amoureux de Gena Robin.

- Tu devrais jouer.

- Oh non ! Je ne suis pas assez amoureux pour participer à un marchandage pareil.

- Eh bien, moi qui la méprise bien fortement, j'aime ce genre de marchandage. Parfaitement malsain. Suis-moi, dit Adolph en finissant sa bière et en se dirigeant vers la table de poker.

Il regarda profondément Gena Robin, puis lui demanda à s'asseoir. Elle y consentit. Et petit à petit, il perdit. Pour en finir il joua son tapis sur une simple de paire de rois et la mère de l'actrice étala une paire d'as. Tremblant Adolph se leva et dit à Gérard Albert :

- Le jeu tournera. Je le sens. Et je sens aussi qu'elle le veut. Avance-moi de l'argent.

- Combien !

- Tout ce que tu as.

A la fin de la partie, quand Adolph Levitch se leva pour rejoindre son ami, il entendit la mère de l'actrice hurler comme une folle :

- J'ai gagné ma fille ! J'ai gagné ma fille !

Dans la rue étouffante de l'été, Adolph avoua à Gérard Albert qu'il ne pourrait pas le rembourser.

- Ca ne presse pas, dit son ami.

- Je peux faire mieux que te rembourser.

Et l'agrippant par le col de sa veste, Adolph dit à Albert, comme s'il cherchait au fond de son regard :

- Je peux mieux. Beaucoup mieux ... Comprends-tu ? Tu débutes. As-tu besoin d'une bonne affaire qui te sorte de l'anonymat de ton ministère ? Je t'offre sur un plat en or ta promotion.

- Tu es au courant d'affaires frauduleuses ?
- D'une affaire qui peut faire beaucoup de bruit. Pour toi la gloire dans ton boulot.
- Et pour toi ?
- Pour moi, un peu de boue supplémentaire. Veux-tu ?
- Ca touche qui cette histoire ?
- Es-tu d'accord, oui ou non ?
- Oui.
- Alors, demain à 17 h au Café de la Paix, tu auras les livres de comptes et certains papiers compromettants.

Puis Adolph relâcha son étreinte et s'éloigna vers une station de taxi.

- Adolph, cria son ami, ça touche qui ?

Le taxi démarra, s'arrêta à la hauteur de Gérard Albert, la vitre s'ouvrit :

- Un vieux con, dit Adolph : mon père.

.....